

## 2

### **SXM, 10 novembre 2013, Massimo speaking**

Cela fait maintenant plus d'un an que je suis en poste sur l'île de Saint-Martin, en abrégé SXM, son code IATA, Soualiga pour les Amérindiens. Cette île a réussi, malgré sa superficie de mouchoir de poche, à être divisée en deux parties : the french side et the dutch side comme on dit par ici.

Je vis on the french side, muté pour quatre ans ou plus, si affinités. Je joue le rôle d'une sorte d'espion, infiltré dans la vie normale, travaillant pour une unité de la brigade des stups, connue sous l'apocope « Stups ».

Jusqu'à il y a un an et demi, je vivais ce qu'il y avait de plus commun pour un Français moyen : en couple depuis quelques années, amoureux d'une avocate, ce qui était peut-être moins banal. Elle était jolie, juste ce qu'il faut, parée de cette peau mate des gens du Sud qui donnait envie de la croquer sans cesse, des cheveux noirs de jais et par-dessus tout, une intelligence qui avait flatté mon ego.

J'avais été tout au long de notre relation, toujours aux petits soins avec elle. Migrer là où elle avait voulu migrer, c'est-à-dire vers ce vieux Paris ; loger là où elle avait voulu loger, c'est-à-dire du côté Rive Gauche avec un loyer exorbitant pour un minuscule deux-pièces.

Elle avait meublé notre nid douillet avec des meubles de style vintage qu'elle avait choisis sans moi, ne se fiant pas trop à mes goûts IKEA. Côté fréquentation, j'avais fini par ne fréquenter que les amis qu'elle avait choisis en fonction de ses propres intérêts. Au

début de notre relation, elle avait été pourtant très attirée par mon amour de la mer, de ses vagues déchaînées et de ce qui va avec : le surf, mon look baba cool avec mes cheveux légèrement ondulés, toujours blondis, voire brûlés par le soleil, et mon fameux teint hâlé présent toute l'année.

On s'était rencontrés à Biarritz où elle s'efforçait de s'initier péniblement au surf ou à la planche à voile en fonction de son moral. Elle s'était acharnée dans un sport qui ne lui était apparemment pas du tout destiné, mais elle m'avouera plus tard que cela avait été le prix à payer pour qu'elle me prenne dans ses filets. Pour elle, j'avais dû renoncer à ce mode de vie maritime. J'avais été transvasé, avec l'eau en moins, de Biarritz à Paris, là où elle pensait aiguiser ses premières dents dans son métier de requins.

Au fil du temps, je n'avais pas vu monter en elle comme un véritable tsunami, une gêne malsaine qu'elle avait de plus en plus de mal à cacher, face à mon inculture flagrante, et qui remontait trop facilement à la surface dans ses cercles pseudo-intellectuels, pseudo-amicaux dans lesquels elle m'avait englué et où je me sentais si mal à l'aise.

Adolescent, j'avais été un fan de BD du français toujours moyen, lu beaucoup de littérature policière et surtout admiré les films américains pour grand public, pleins de testostérone, de super héros et de happy ends. Elle, elle connaissait tout de la littérature classique, contemporaine, bref le genre d'ouvrages encensés par son élite intellectuelle, ouvrages dont j'avais à peine effleuré quelques pages au lycée.

À Paris, je m'étais transformé en un anonyme citoyen, relooké dans des habits plus conventionnels et pris néanmoins mes fonctions aux Stups, 36 quai des Orfèvres, histoire de quand même tenter de l'épater un minimum. Je m'étais appliqué, mais sans doute trop tard pour sauver notre relation, à lire des auteurs aux œuvres trop compliquées pour ma cervelle. Quelques-uns ont cependant réussi à m'émouvoir. Mais à la longue, dans ce Paris littéraire où ma parure de beau surfeur s'était volatilisée sans pouvoir être remplacée par une parure de savoir, mon amoureuse montra de plus en plus des signes de lassitude. Un jour, tout en enfilant une paire de gants de velours

dans la voix, elle me conta que pour mon bien-être, il valait mieux qu'on se séparât (oui, je crois vraiment qu'elle a utilisé du subjonctif !) et que je la remercierai (au futur incertain) à coup sûr dans quelques années !

Ben voyons... Elle eut même le culot de me dire qu'en l'ayant suivie, j'avais trop renoncé à mes rêves, qu'elle voyait clairement que j'étais un poisson des mers qu'on avait plongé dans un bocal d'appartement. Je suppose qu'elle avait piqué cette tirade dans ces fameux ouvrages de littérature contemporaine. Dans la foulée, très rapidement, elle avait également remplacé le gentil poisson que j'étais, par une hyène en costume-cravate, un avocat spécialisé dans les affaires de divorce... Tiens donc !

Après la rupture, et plusieurs mois à traîner dans les bars, qui ne jouaient même plus de bons morceaux de jazz, pour tenter de l'oublier définitivement, j'avais décidé de retourner près de la mer. Mais vers une mer plus chaude et située le plus loin possible de mon ex, dont je tais depuis le nom, me souvenant que dorénavant, j'éviterai les prénoms féminins se terminant en « A ».

J'avais ensuite sauté sur l'opportunité qui m'avait été offerte de rejoindre une nouvelle unité de la brigade des stupés sur Saint-Martin, the Friendly Island, en étroite collaboration avec la gendarmerie et la police aux frontières, mais personne dans le civil ne devait jamais savoir que j'étais un flic. En raison de mon brillant curriculum vitae de surfeur comme couverture, je donne des cours de planche à voile, mais aussi de Hobie Cat sur la Baie Orientale, abrégée BO, en anglais Orient Bay, abrégée OB.

Pierre Lejeune, mon patron du club de voile, encore trop speed pour être réellement tropicalisé, ne connaît pratiquement rien de mon passé. Il est persuadé que j'ai été pistonné pour obtenir cet emploi pour jeune. J'ai tout juste l'âge du Christ, en conséquence à la limite du terme jeune, mais cet emploi est en réalité financé très secrètement par ma maison-mère, les Stups parisiens.

En dehors des cours, j'emmène fréquemment, plus au large, des vacanciers en tout genre et venus d'horizons divers, pour une sortie « découverte en catamaran ». On longe alors les côtes de Saint-Martin, on part explorer ses îlets ou encore on s'aventure vers les îles

voisines telles qu'Anguilla, Dog Island... Ça me permet surtout d'être les yeux et les oreilles des Stups, sans éveiller le moindre soupçon.

Question piaule, je loge depuis mon arrivée dans un quatre-pièces. C'est véritablement Byzance en ce qui concerne le gain d'espace en comparaison de mon ancien logement parisien. Ma piaule est située au bord de la plage de Grand-Case, avec vue depuis ma terrasse, sur une mer quasiment turquoise en mode continu.

De celle-ci, j'assiste chaque jour au spectacle pluriquotidien délivré par les avions commerciaux ou privés qui frôlent les habitations et restaurants du bourg pour atterrir quelques centaines de mètres plus loin sur l'aérodrome baptisé l'Espérance. Tout un programme... Et ce, après avoir survolé un étang en gage d'épreuve ultime...

Au début, ce show aérien me procurait de nombreuses sensations fortes. Je m'interrogeais chaque jour à quand est-ce qu'un de ces foutus engins finirait par se crasher sur une case ou l'un des restaurants. Puis, avec le temps, ils ont plutôt fini par jouer le rôle qu'ont les cloches d'église, rythmant ainsi mes journées au gré des décollages et des atterrissages.

À côté de chez moi se dresse un hôtel chic, de taille très modeste, d'ailleurs dénommé tout simplement Le Petit Hôtel. Il arbore, étrangement, un style méditerranéen et n'est principalement fréquenté que par des touristes américains prêts à payer quelques centaines de dollars la nuit, pour un bout de paradis français perdu dans l'anglophonie qui règne en maîtresse dans ces îles dites du Nord, mais toujours bien ancrées en territoire tropical.

À quelques centaines de mètres de chez moi, quelques restaurants au bord de l'eau, qu'on appelle ici les « lolos », sont devenus l'une de mes cuisines personnelles où je prends régulièrement le dîner, avec la double sensualité suprême d'avoir les pieds directement au contact du sable chaud tout en savourant mon repas.

« Il m'est égal de lire que les sables des plages sont chauds, je veux les sentir de mes pieds nus. » Voilà un extrait de Nourritures Terrestres d'André Gide qui me revient en mémoire. Maintenant, je comprends pourquoi lui avait réussi l'exploit à éveiller en moi un

début d'intérêt pour ce type de littérature.

Sinon, pour mon boulot de flic, je surveille depuis peu un petit malfrat, au nom exotique de Miguel John-Baptist, métis hispano-anglophone. Madre de Santo-Domingo, father de St-Kitts and Nevis, comme il aime à clamer, augmentant ainsi son capital charme en vantant sa double origine géolinguistique.

Miguel arpentait les plages en proposant à la vente des sachets d'épices ou des gousses de vanille prétendument locales qui ne poussent guère à Saint-Martin, sauf peut-être à Bellevue auprès de la communauté rasta. Saint-Martin, c'est plutôt l'île où a fleuri principalement l'immobilier en tout genre boosté par les années défiscalisation grâce, ou à cause, de la loi Girardin. Sinon, en dehors de la vente de ces produits qui n'était évidemment qu'un prétexte, il pouvait vous proposer, en provenance directe du fond de sa besace, moult cannabis.

Black plutôt du type café avec un peu de lait, au crâne natté, muni du regard du délinquant modéré, il a subi la dure loi de l'abandon parental puis du traditionnel décrochage scolaire. Mais il est pourvu de cette génétique bienfaitrice l'ayant doté d'un beau torse garni de tablettes de chocolat que de nombreuses femmes, Américaines en majorité, quelques Européennes en particulier, ont déjà longuement apprécié de beaucoup plus près.

Son trafic de cannabis ne nous intéressait pas trop au début, et ce tant qu'il avait continué à mener un train de vie relativement modeste, c'est-à-dire pieuter dans une vieille case créole, rue de Hollande, à Marigot, nourrir trois (ou quatre en fonction de ses accommodages sentimentaux...) enfants issus de ses différentes concubines. Elles, elles se contentaient pour survivre, des « allocations braguettes », surnom créole donné aux allocations familiales, et du surplus de ce trafic d'herbes que Miguel consentait parfois à leur donner. Grâce à cela, elles se permettaient ces légers plus question confort : abonnement à Canal SAT, voire Canal + dans les bonnes périodes ou Cable TV pour les anglophones et bien sûr un « mobile phone », en forfait limité. Quand même pas débile le mec.

Mais, progressivement, en quelques mois, il s'est métamorphosé : son regard est devenu plus sûr, plus arrogant, sa démarche plus

hautaine, sa moto pétaradante troquée pour un Hummer importé en direct des States. Sa montée en grade sent maintenant le trafic qui rapporte plus : drogues dures ? Recels ? À moi de trouver !

Je m'égare dans mes réflexions : quelle heure est-il ? Neuf heures quarante ! Coup d'œil au calendrier : on est déjà le dix novembre, toujours en deux-mille treize. Pas envie de lire le dicton du jour à l'arrière du feuillet, ça m'arrive de zapper mon rituel.

J'endosse en vitesse mon costume préféré, à savoir un maillot de bain avec imprimés blanc et noir avec quelques étoiles rouges sur le fond. Celui-ci descend, mode oblige, au-delà des genoux. C'est tellement ringard de mettre les slips-maillots. N'empêche, mes cuisses restent, du coup, éternellement d'une blancheur métropolitaine. Je me tartine de crème solaire avec triple couche sur le nez, le front et la pointe des oreilles, je pose mes lunettes de soleil dernier cri avec reflets violacés sur le bout du nez, puis j'enfile ma casquette à l'envers.

Je dévale les escaliers, je vérifie à l'entrée de la cour qu'aucun courrier à mon nom ne s'est égaré dans la boîte aux lettres commune aux six appartements. Madame Joséphine Fleming n'a toujours pas voulu en attribuer une à chacun. Une vingtaine d'enveloppes, mais aucune au nom de Massimo Baldini, même pas de ma mère pourtant toujours inquiète de me savoir seul dans ces contrées lointaines où elle n'est jamais très sûre si la viande n'est pas contaminée par quelques engrais hormonaux nord-américains, ni jamais rassurée par ces moustiques rayés noir et blanc au nom suspect d'Aedes Aegypti, qui pouvaient d'après elle rendre « dingue ». J'avais beau lui expliquer qu'il s'agissait de la « dengue », prononcée dingue. Ma mère a des origines transalpines et sa première idée est souvent la seule qui compte contre vents et marées. Rassure-toi Mama, je te critique, mais surtout, je t'aime.

Je saute dans ma jeep, achetée pour mille sept cents dollars cash à un saisonnier canadien, retourné il y a quelques mois vers son Grand Nord. Quoiqu'il m'ait un peu cassé le mythe du Grand Nord en m'expliquant que vivant à Toronto, avec autoroutes monstrueuses à trois fois trois bandes, avec pollution à la clef, les hivers, bien que

très froids, étaient de moins en moins neigeux...

Tout se perd décidément...

Mais cette jeep d'âge mûr, frisant les 18 ans, elle, par contre, correspond réellement à mon fantasme de la vie en plein air, une merveille pour vous procurer à profusion une ivresse totale, celle de la liberté retrouvée : vitres toujours baissées, alizés chauds rentrants, toit ouvrant, intérieur recouvert en permanence d'une fine pellicule de sable blond et de sel marin.

Je traverse Grand-Case, mon joli bourg, le nez au vent. Grand-Case abrite toujours d'excellents restaurants, représentant pour les Américains l'un des fleurons de la gastronomie française dans les French West Indies, en abrégé FWI. Mon bourg se repeuple tranquillement, mais sûrement, de touristes, marquant ainsi la fin de la saison basse et aussi concrètement la diminution des agressions et cambriolages chez les malchanceux locaux, anciens ou récemment installés qui étaient restés les seules proies accessibles aux délinquants.

Sortant de Grand-Case, après avoir salué Karim, qui sert à des clientes un café sous un soleil de plomb, je longe maintenant sur ma gauche la piste d'atterrissage de l'aérodrome et à droite la récente zone commerciale d'Hope Estate. Celle-ci prend vraiment de l'expansion d'année en année, voire de mois en mois.

Au rond-point, je prends la direction de la BO, de toute façon, il n'y a pas d'autre chemin qui y mène à moins de faire le tour de l'île dans l'autre sens... Le rond-point me rappelle que j'ai encore à nouveau peu profité de mon abonnement à la salle de fitness. J'avais pourtant pris de bonnes résolutions, comme la plupart des gens, au moment de la rentrée scolaire. Faudra que j'y remédie rapidement, car à Saint-Martin, on souffre vite de la comparaison physique vu qu'on ne peut jamais camoufler ses bourrelets débutants sous de longues chemises ou pull-overs.

Je me parque comme à mon habitude non loin du restaurant Le Kakao où j'aime de temps à autre partager ma passion du foot en supportant féroce ment Marseille lorsqu'ils diffusent en direct les matchs de la ligue 1, et ce, malgré des serveurs majoritairement et ouvertement fanatiques du Paris Saint-Germain. Non loin de là se

trouve le club de voile où je fais semblant de travailler, mais où j'y trouve néanmoins du plaisir, surtout après tant d'années de grisaille parisienne. Vive mon monde retrouvé des sports maritimes !

Pierre le gérant boude un zeste en me voyant débarquer. C'est vrai : déjà dix heures ! Je devais être là une heure plus tôt pour l'aider à sortir les bateaux. Mais difficile de lui expliquer que je suis en retard, car couché à quatre heures du matin, après avoir fait la planque devant la case de Miguel. En effet, hier soir, je me suis mêlé à une faune peu recommandable qui descendait bière sur bière, sur un fond très bruyant de merengue.

Un collègue des Stups, Sébastien Pérez, de parents sud-américains et donc parfaitement hispanophone, avait largement contribué à ce qu'on passe plus ou moins inaperçus. J'avais moi-même accentué mon look de surfeur, de métropolitain correctement tropicalisé et qui avait laissé loin derrière lui toutes les conventions de la métropole. On avait tenu le coup face aux assauts de femmes peu vertueuses, qui malgré leurs déhanchés gratuits pour la vue, ne s'offriraient entièrement qu'après tarification. De plus, cette surveillance héroïque ne nous avait pas appris grand-chose, mais nous avait volé de nombreuses heures sur notre capital sommeil.

Pour dérider Pierre qui continue à ronchonner, je lui fournis une explication très macho, mais qui pardonne vite en France et dans tous les pays où les hommes ne sont pas châtrés : j'étais au lit tard, très tard avec une touriste américaine, rencontrée il y a peu. Mensonge, mais ça a l'effet de le faire sourire et de me faire pardonner illico par lui, l'homme marié, qui voudrait en faire autant, et qui vit son fantasme à travers ma jeunesse et ma liberté tant convoitée.

Une femme... Cela fait quelques semaines que je me suis calmé... Comme presque rassasié. J'ai, depuis mon largage sur l'île, enchaîné les conquêtes féminines réputées faciles pour un french lover : Américaines à la blondeur californienne, bronzage à outrance, Bikini flashy, conversation se limitant à un début de collège (mais il ne m'en fallait pas plus), nichons débordants au naturel ou regonflés par madame Silicone...

Rien de glorieux, mais au moins, j'avais pu véritablement noyer mon chagrin en le diluant progressivement dans ces clichés féminins

tout droit sortis des magazines people, clichés à l'inverse de mon ex si intello, si bio, si naturelle, au prénom se terminant par « A ».

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec une famille typiquement française, qui a réservé longtemps à l'avance, et qui est venue passer les congés d'automne pour faire le plein de soleil, une dernière fois, avant la longue hibernation. Ils sont sans doute aussi venus pour profiter des prix relativement abordables avant la haute saison touristique qui va de décembre à avril.

Je les embarque sur un catamaran où je veille principalement à ce que le frigo soit amplement fourni en cannettes de sodas et de bières Carib et Présidente pour faire plus local, plus caraïbe, plus latino. Ça rassure aussi toujours les clients que l'on ait largement de quoi étancher leur soif lorsqu'on s'éloigne des côtes.

Ce jour, j'ai mission de leur faire découvrir les îlets tout proches de la Baie Orientale : Green Cay, Pinel Island et Flat Island, ce dernier plus connu sous le nom de Tintamarre par les francophones. Nous irons nous y ancrer pour le déjeuner et si possible, pour moi, y pratiquer une très longue sieste réparatrice.

La famille que j'embarque, pourtant parisienne, semble étonnamment sympathique et peu exigeante de prime abord. Leurs trois enfants sont relativement sages, le couple a l'air ravi de se sentir comme des Robinson Crusoé. Je leur laisse l'illusion de le croire, car à Saint-Martin vous ne faites pas plus de deux cents mètres sans trouver âme qui vive, magasins, hôtels ou restaurants. De plus, il n'y a pas de forêt primaire d'où viendraient surgir quelques tribus amérindiennes.

À Green Cay, on n'y reste pas très longtemps, surtout qu'un nudiste, échappé à la nage de la plage de la BO, a eu la bonne idée de sortir de l'eau, juste à notre arrivée, effrayant les parents et faisant glousser les enfants.

Le père, sur un ton offusqué :

— Mais, c'est inadmissible. Ont-ils le droit de se baigner nus, là, comme ça ?

Je le regarde d'un air très « tombé des nues ». Cette question ne

m'était jamais venue à l'esprit. On ne me l'avait jamais posée d'ailleurs. Les nudistes, ce ne sont pas vraiment eux qui posent problème à SXM. Pour changer de conversation, je décapsule deux bières Carib, y enfonce du citron vert et l'offre aux deux parents toujours en état de choc.

Quelques minutes plus tard, l'épisode so shocking du nudiste est oublié. Leurs rires sortent aisément ; ils commencent même à plaisanter sur ce cocasse épisode. Ils finissent même par se demander si, un jour, ils oseront tenter l'expérience du nu, sans les enfants, quand même ! Merci Alcool, Mer, Soleil pour vos effets si décoincants !

Nous voguons ensuite vers Pinel Island, plus fréquenté, mais toutefois protégé par la brigade de la réserve naturelle. Nous faisons le tour de l'îlet, mais la famille ne souhaite pas y accoster. Nous poursuivons notre route. Entre Pinel Island et Flat Island, mes plaisanciers n'en reviennent pas de nous voir nous faire escorter par un banc de dauphins, sautant hors de l'eau, parfois en couple.

La cadette, Chloé, crie innocemment :  
— C'est le plus beau jour de ma vie.

Son père en a le torse bombé de fierté et si on y regarde de plus près, on devine une larme au coin de l'œil, tant il est ému d'avoir emmené sa progéniture dans ces îles paradisiaques. Insidieusement, cette famille si enthousiaste, si unie, fait rejaillir l'image ternie de mon ancien couple qui n'a même pas enfanté ! Sans doute fort heureusement...

À l'approche de l'îlet Tintamarre qui n'est situé qu'à quatre kilomètres des côtes de Saint-Martin, j'aperçois quelques bateaux ancrés, dont un superbe voilier. Cela a vite fait de balayer ma morna débutante tant décrite par feu Césaria Évora que j'écoute ces derniers jours un peu trop en boucle, ce qui présage parfois l'entrée dans une réelle dépression.

Tintamarre a tout pour me remonter le moral. L'îlet possède miraculeusement sur son versant ouest, faisant face à la côte de la Baie Orientale, une plage superbe assez prisée, Baie Blanche, où

viennent accoster pour la journée la plupart des bateaux. On ne peut pas ancrer n'importe où, car elle fait aussi partie de la réserve naturelle marine de Saint-Martin. La brigade veille aussi au grain. En dehors de la plage, l'intérieur de l'îlet vaut également la peine d'être visité, comme j'aime à le répéter à mes clients, à la façon d'un parfait guide touristique formé à la va-vite par Wikipédia et ce jour-ci, je leur balance la version française.

On peut y retrouver entre autres les vestiges d'un aérodrome géré par l'ancienne Compagnie aérienne des Antilles fondée par Rémy de Haenen, devenu le pionnier de l'aviation aux Antilles françaises depuis qu'il a eu l'audace de créer une piste d'atterrissage pour véritables fous volants sur les îles très escarpées de Saint-Barth devenue depuis la « Huppée » et Saba, restée « la Reine Immaculée ».

L'ancienne piste de Tintamarre est encore discernable. Celle-ci suscite toujours pas mal de fantasmes réels ou imaginaires comme ayant été un lieu de trafic de contrebande en tout genre. Plusieurs sentiers de randonnées valent également la peine d'être empruntés. Quelques dizaines de minutes plus tard, profitant de la pause pique-nique de mes passagers, je m'engouffre justement dans l'un des sentiers qui va me conduire à l'opposé de mes vacanciers vers la plage moins fréquentée, mais plus sauvage et donc plus propice pour ce genre de détente.

En plein rêve, dans lequel une Santo Domingo me force à danser une salsa cubaine où j'emmêle mes pieds dans les siens, je suis brutalement réveillé par un presque habitué des lieux. C'est un vieux loup des mers qui passe plusieurs semaines d'affilée sur son bateau monocoque, à la coque rouge congo, sur lequel se dresse un mât majestueux habillé de voiles rayées rouge et blanche. En haut du mât, les drapeaux français et breton. Ce dernier, je l'ai toujours trouvé très compatible avec un drapeau de pirates. Amis bretons, pardonnez-moi de la comparaison...

Je me redresse, me demandant depuis combien de temps je dors. « Le Vieux » s'est, comme à son accoutumée, badigeonné un pot d'écran total sur le visage. Il possède par malchance une peau présentant l'indice le plus faible pouvant résister aux rayons ultraviolets. Les UV peuvent être très dangereux sous nos latitudes et

pas toujours reconnus comme tels par les vacanciers qui sont faussement rassurés par ces doux alizés qui vous rafraîchissent en permanence, vous donnant l'illusion d'une température clémente.

« Le Vieux », apparemment content de me trouver là :

— Salut the kid !

The kid est le surnom dont j'ai hérité dès notre première rencontre. Il m'avait aidé à secourir deux touristes américaines qui avaient dessalé avec leur Hobie Cat. Elles s'étaient transformées brutalement en vulgaires furies dégainant plus de cent injures à la minute du style « You are a very fucking french guy ». Moi, je leur avais répliqué la même insulte, mais dans ma langue maternelle que je pensais pourtant avoir oubliée : « Vaffanculo. »

Elles n'avaient pas tout de suite compris. Une fois sauvées et revenues à la côte, elles s'étaient plaintes auprès de Pierre qui avait fait semblant d'abonder dans leur sens et puis on avait éclaté de rire hypocritement derrière leur dos.

Moi, la bouche pâteuse :

— Bonjour « le Vieux » !

« Le Vieux », c'est le surnom que je lui ai donné par défaut. Je n'ai jamais su ses véritables nom et prénom. Ce surnom doit probablement lui convenir vu son non-empressement à me fournir sa véritable identité. Je ne l'ai jamais pressé de questions, ne voulant pas moi-même être démasqué en tant que flic. D'autant plus qu'à Saint-Martin, ça, je l'avais appris rapidement, dans toute cette marée humaine multiethnique, beaucoup cherchent à fuir leur passé, pas forcément criminel. C'est parfois la fuite d'un simple passé douloureux, d'ordre sentimental ou familial.

« Le Vieux », d'une voix sympathique :

— Alors, les vacanciers sont de retour ?

Donc, en toute sympathie, je me sens dans l'obligation d'interrompre totalement ma sieste et de lui faire un brin de causette.

Moi, d'une voix d'adolescent attardé :

— Ouais... Mais le rythme de croisière n'est pas encore là, faudra attendre décembre, mais ça permet au moins de reprendre calmement du service.

S'ensuit alors notre conversation habituelle sur les conditions météo, la saison cyclonique qui n'en avait pas été une cette année, les poissons, le risque d'invasion des eaux par ce poisson-lion échappé de Floride, la biodiversité, les iguanes des Antilles qui se font envahir par les iguanes communs...

Il me lâche quand même entre deux bribes de conversation qu'il aurait aimé que ses enfants connaissent tout cela, mais que ceux-ci ne le méritent pas. Que de toute façon, ils ne seraient sans doute pas intéressés... Ce qui rejoint ma théorie sur la fuite du passé douloureux familial. Je l'écoute sans l'interrompre, enrôlé de force dans la peau d'un psy ou d'un fils qu'il aurait voulu avoir auprès de lui, partageant comme lui sa passion de la mer et de la bouillante Caraïbe.

Tout à coup, j'aperçois le début de la courbe descendante et rougeoyante du soleil couchant. La nuit tombe vite sous nos latitudes, faut pas traîner une minute de plus. Je rassemble mes maigres affaires, prêt à rejoindre au plus vite mes vacanciers.

« Le Vieux », d'une voix presque insistante :

— Écoute, j'offrirai un apéro sur mon bateau. Je n'ai pas encore fixé la date, mais je te préviendrai l'avant-veille au minimum. Si copine il y a, elle sera la bienvenue évidemment.

Moi, subitement très pressé :

— OK, c'est encodé pour ton invitation ! Faut que j'y aille maintenant, sinon la petite famille que j'ai abandonnée sur l'autre plage va finir par s'inquiéter, surtout si les autres bateaux commencent déjà à lever l'ancre.

Je m'active et retrouve sur la plage côté ouest mes Robinson Cruséo qui ont déjà remballé serviettes, jeux de plage, restes de pique-nique, crèmes solaires et panoplie d'antimoustiques. Parvenus

au bout de leurs tâches de rangement rassurantes, ils commencent à regarder d'un air inquiet les autres bateaux s'en aller et d'un autre air suspicieux le sentier par lequel ils m'avaient vu disparaître. À ma réapparition, ils font semblant d'être zen, comme s'ils étaient toujours imprégnés de la vitalité des aventuriers. Pourtant, cinq minutes de plus, je crois que la mère m'aurait engueulé à la bonne française. D'ailleurs, ça commence à me manquer cette mauvaise humeur. Parfois trop friendlies, ces Américanos. Le père en aurait certainement profité pour demander une remise sur la journée à titre de compensation !

On n'est pas issu d'un peuple révolutionnaire pour rien...

## 5

### **French West Indies, 23 novembre 2013 et les jours suivants, Victoria speaking**

Quinze heures, local time, l'avion, un véritable géant des airs, un Airbus A330-300 décoré d'un magnifique arbre du voyageur, emblème de la compagnie Air Caraïbes, se pose enfin, après neuf heures et trente minutes d'un vol anormalement long en raison d'un puissant vent de face. Cela m'a permis de visionner pas moins de trois films comiques qui ont moyennement rempli leur fonction de détente. Je n'avais jamais voyagé dans un tel bolide. Miraculeusement, l'avion n'était pas au complet et j'avais pu m'allonger, à mi-parcours, gracieusement, à travers trois sièges contigus.

Durant la traversée, quelques turbulences impressionnantes pour une novice des longs courriers comme moi, étaient survenues au survol des côtes bretonnes et avaient déclenché en mon for intérieur un début de panique. Celle-ci s'était aggravée par la présence d'enfants voyageant sous le joyeux label d'enfants non accompagnés et qui s'amusaient à hurler et à mimer un crash aérien. J'avais soigné mon angoisse de mort en avalant l'un à la suite de l'autre un planteur (mélange diabolique, mais hautement anxiolytique de rhum et de jus de fruits tropicaux), puis du vin blanc suivi de rouge.

Un steward antillais au visage angélique assurait le service avec des gestes lents et rassurants. Celui-ci m'avait quelque peu réconfortée. Mais étant devenue brutalement parano à cette haute altitude qui me rapprochait trop près des cieux et des dieux, je me disais qu'il savait peut-être quelque chose sur une défaillance cachée

de l'avion... Je n'avais plus aucun contrôle. Je n'étais plus rien, soumise à la compétence des pilotes, à leur bien-être actuel (disputes conjugales, pas très bon pour la concentration), au terrorisme ambiant. Dans quel conflit la France s'était-elle récemment embourbée ? Devant tous ces aléas, je n'étais que grain de poussière.

Mais je suis bien là, maintenant revenue sur la terre ferme. La passerelle mobile télescopique, que je baptise familièrement passerelle accordéon, vient telle une pieuvre s'accrocher à la porte de l'avion. Le personnel nous invite aimablement à nous diriger vers les portes de sortie, mais la plupart des passagers n'ont pas saisi l'appel au calme et au zen qui venait d'être tout juste lancé. Encore trop imprégnés du stress européen, ceux-ci se poussent des coudes comme s'ils avaient déjà un métro, un RER ou un rendez-vous ministériel à honorer.

La porte de l'avion franchie, mes poumons englobent un air chaud et humide que je n'avais jamais, je crois, inhalé de ma vie. Avec le décalage horaire, la sensation irrationnelle d'avoir survécu à une mort certaine et le pull angora enroulé autour de mon cou, cet air tropical achève de m'assommer.

En attendant l'arrivée des valises, un groupe local de musiciens nous accueille en jouant quelques airs de biguine puis quelques morceaux de zouk tombés depuis des décennies dans le répertoire classique du peuple français. Mais les pauvres artistes trouvent devant eux un public amorphe qui n'attend qu'une chose : filer à l'hôtel, gîte ou chambre d'hôte pour ensuite plonger dans une piscine, une mer chaude tant fantasmée ou plus basiquement dans le lit douillet d'une chambre, avec si possible, la climatisation poussée à l'extrême. Chez moi, ils éveillent quand même des souvenirs d'enfance, ces tubes qui sonnent le glas des vacances d'été, la promesse de rencontres éphémères, mais si chaleureuses.

Ma valise tarde quelque peu à venir. Un musicien du groupe, qui aura dû déceler en moi la célibataire émoustillée par ces airs lancinants, en profite pour s'approcher de moi et entamer sans détour une conversation qui a le mérite de ne souffrir d'aucune ambiguïté... Il se prénomme Fidèle. Très lourd à porter... Il habite en plein bourg de Sainte-Anne, m'explique-t-il, sur la Grande-Terre. Il se propose de

me faire découvrir la Guadeloupe profonde, loin, très loin, très très loin des sentiers battus...

Il me file sa carte de visite que j'accepte par politesse, mais aussi parce qu'éblouie par cette beauté créole, vêtue d'une simple chemise de lin blanc, indécemment et insuffisamment boutonnée, permettant ainsi de découvrir sans détour un torse trop superbement sculpté. Je suis sûre qu'il aurait été du goût de ma belle Michèle à une certaine époque. En glissant sa carte dans mon sac à main, je me demande si je ne perds pas très rapidement mes repères et codes sociaux, et ce, après avoir à peine foulé depuis quelques minutes le sol caribéen. Mes angoisses de mort me paraissent déjà loin...

En sortant de l'aéroport, quelques taxis attendent tranquillement le client, contrastant de ce fait avec les taxis parisiens et leur file trépidante d'impatience. Un vieux taximan au crâne rasé me conduit vers l'hôtel que m'a conseillé Nadège, Le Village Soleil, près du bourg du Gosier, après Pointe-à-Pitre, en direction de Saint-François. Le complexe hôtelier, de taille modeste, est au sommet d'une colline qui domine une marina. Celle-ci, en ce samedi soir, sera probablement très animée d'après ce que me confie le chauffeur de taxi. Elle regorgerait de bars et de restaurants très prisés par les Guadeloupéens et les touristes.

Dans le hall de l'hôtel, des meubles en rotin comme on n'en voit plus à Paris me replongent quelques décennies en arrière. L'accueil y est splendidement chaleureux, nonchalant, si décontractant, que cela provoque d'ailleurs spontanément la relaxation de mes muscles sterno-cléido-mastoïdiens. Ce que je n'ai plus ressenti depuis une éternité ou au prix d'un long massage à soixante-dix euros de l'heure.

Lionel, le réceptionniste, me conduit vers ma chambre, d'une démarche très lente, comme pour m'habituer au rythme d'ici. Je traverse un jardin planté de cocotiers, garni ici et là de bougainvilliers et de frangipaniers dégageant une odeur idyllique. Je découvre ma chambre. Le lit est également en rotin, paré d'un couvre-lit old fashion, avec pour motifs de grandes fleurs tropicales. Du balcon de ma chambre, j'ai droit à une vue sur l'entrée de la marina bordée principalement de restaurants. Derrière ceux-ci se dressent majestueusement les mâts des bateaux de plaisance.

J'entends, comme s'ils étaient à côté de moi, dans l'immense piscine devant laquelle je viens de passer, des enfants s'ébattre comme des oisillons. J'allume la radio et tombe sur les infos locales : la météo annonce un temps chaud avec des températures minimales de vingt-six degrés et de trente-trois degrés maximales, un taux d'humidité de quatre-vingts pour cent, une mer calme, des vents faibles à vingt-cinq kilomètres à l'heure... Les jours suivants affichent la même monotonie au niveau de la météo, de quoi me réjouir. J'ai toujours eu horreur de partir pour une destination soleil et d'y trouver la pluie ou des températures fraîches. Ici, a priori, ça ne risque pas d'arriver. La passagère qui était assise à côté de moi dans l'avion m'avait assuré que même s'il venait à pleuvoir toute la journée, les températures ne s'abaissaient jamais en dessous des vingt-trois degrés ! Dans mon Guide du routard, j'ai pu vérifier que l'information était correcte.

Déjà dix-sept heures trente. Le soleil commence à se coucher. J'irais bien dans les bras du dieu Morphée, mais une faim subite me tenaille. À la réception, Lionel a été relayé par une certaine Sandra, sexagénaire (je ne connais son âge que parce qu'elle me l'a fièrement avoué sachant qu'elle en paraît dix de moins), magnifique en tenue madras jaune et orange. Elle me recommande de descendre à pied vers la marina où je trouverai sans peine de quoi me sustenter. J'y descends donc vaille que vaille, la pente m'aidant grandement. Alléluia !

À l'entrée du port de plaisance, j'hésite à jeter mon dévolu sur un resto qui propose un panel de pratiquement toutes les cuisines asiatiques : japonaise, chinoise, vietnamienne, thaïlandaise. Ça m'a l'air pas mal et la patronne, probablement native du sud-est de l'Asie, a des airs de ressemblance avec mon amie Sophie, mais en version nettement moins hautaine. Mais je continue à marcher quelques dizaines de mètres de plus pour m'engager vers l'intérieur de la marina. Je passe devant un autre resto devant lequel sont plantées des figurines de pirates masculins, mais aussi, de façon plus surprenante, des figurines féminines, le tout sculpté à taille humaine. Cela aurait plu à Camille et Ludovic. Clic : quelques photos souvenirs de ces

pirates inoffensifs.

Après avoir marché le long des quais, je pousse ma curiosité et continue d'avancer, et ce malgré ma fatigue. Je ne me lasse pas d'admirer tous ces bateaux. Je découvre, plus loin, un restaurant affichant fièrement les vainqueurs de la Route du Rhum. Dommage, la prochaine n'a lieu que dans un an, à moins de revenir... La célèbre course transatlantique m'incite à entrer dans le restaurant, mais je fais demi-tour et verse finalement mon dévolu sur une pizzeria, qui joue des mots en s'appelant Parad-Ice. Je suis trop fatiguée pour prendre le temps de déguster la cuisine créole. Ce sera pour demain et les autres jours.

La serveuse, Gisèle, est la version femme de la beauté créole de Fidèle, rencontré plus tôt à l'aéroport. Elle m'apporte de délicieuses lasagnes faites maison que je dévore instantanément, pendant que des Français métropolitains, assis à la table d'à côté, dévoreraient volontiers Gisèle. Un café allongé et un sorbet citron plus tard, la colline que je dois maintenant reprendre dans le mauvais sens me paraît un obstacle insurmontable. J'atteins le sommet après ce qui me semble une éternité. Devant mon lit, je m'écroule comme je ne m'étais plus jamais écroulée de la sorte !

Je me réveille à quatre heures du matin, local time, toujours en plein jet-lag. Il me reste deux heures à tuer avant le service du petit déjeuner. J'essaye de le faire en lisant les journaux et magazines qui m'avaient été offerts gracieusement lorsque je m'engouffrais dans l'avion d'Air Caraïbes. À Orly, pour la petite anecdote, j'ai revu brièvement Jessica, laquelle m'a fait pénétrer incognito quelques dizaines de minutes au salon VIP d'Air France. J'y ai découvert les privilèges de ces gens munis du précieux sésame moderne : la carte « Platinum ». Jessica a toujours les bons plans ! Merci à toi !

Enfin six heures trente ! Le breakfast est servi sur la terrasse qui borde la piscine et qui permet surtout de dévorer des yeux le splendide paysage de la mangrove avec les bateaux de plaisance et les montagnes de la Basse-Terre en toile de fond. Des oiseaux au nom craquant de sucriers s'affairent autour des miettes de pain et viennoiseries délaissées par des vacanciers matinaux. J'en profite

pour me renseigner sur la façon de se rendre chez Prunelle. Aux dernières nouvelles, elle habiterait la résidence La Distillerie, dans le quartier de Grand Camp, aux Abymes.

Comme je m’y attendais, aucune ligne de bus directe depuis mon hôtel. Un client québécois à l’accent chantant me préconise vivement d’y aller en taxi et surtout de faire attention, car le quartier craint un peu. Il m’explique que, comme partout dans le monde, la délinquance a pris ses quartiers dans les centres urbains et que tout n’est pas que plages et cocotiers. Une partie de la jeunesse guadeloupéenne souffre du chômage, de la drogue et de la déstructuration familiale. Heureusement, il me quitte assez vite, car il est attendu pour une excursion. Je n’ai pas envie de l’entendre s’étendre trop longuement sur ces sujets. Je sais, c’est égoïste, mais je préfère la version plage et cocotiers qui me trotte dans la tête.

Après m’être rassasiée de croissants, de goyaves (fruits qui me sont totalement inconnus) et d’ananas à volonté, je profite joyeusement de la piscine, comme une gosse qui découvre sa première piscine gonflable dans le jardin. Puis je m’étale sur un transat pour activer mon usine à mélanine. Le but caché de ces premiers jours de vacances est de quand même faire disparaître ce teint verdâtre de rat d’hôpital ! Au bout de quelques heures, les résultats se font déjà sentir. Les marques de mon Bikini sont là pour en témoigner. Thanks to daddy et à ses ancêtres afros.

Après ce farniente, je décide d’aller à la rencontre de Prunelle. Ne voulant pas céder à la tentation facile du taxi, je choisis de marcher jusqu’au centre-ville de Pointe-à-Pitre. Vêtue d’un haut bleu ciel moulant, d’un bermuda blanc et de tongs aux couleurs du Brésil, ma tropicalisation est en pleine ascension. Mais, ayant sous-estimé cette chaleur si tropicale et si humide avec un taux d’humidité record en ce mois de novembre, j’y parviens en sueur, comme sortant de la douche, à la limite du malaise vagal.

Magali, une vendeuse de boissons rafraîchissantes et de cacahuètes, au teint abricot doré, abritée sous un généreux parasol, me sauve la vie en sortant de son Frigo Box, un soda glacé que j’ingurgite en quelques secondes et qui me ressuscite immédiatement. Si on

m'avait filmée, je crois que ça collait parfaitement pour une pub Coca-Cola ou Pepsi, pour ne pas faire de jaloux. Réhydratée, je me rends là où sont censés passer les minibus collectifs qui me mèneront à Grand Camp. Justement, il y en a un qui déboule comme par miracle, car évidemment aucun horaire n'est précisé.

Plusieurs femmes se hissent avec moi dans ce minibus protégé par une louange à Dieu inscrite en caractères immenses sur la porte coulissante. Elles sont chargées de provisions du marché tout proche. D'autres semblent sortir tout droit de chez la coiffeuse et me font humer involontairement leurs coiffures imprégnées de multiples soins à base de noix de coco ou d'aloé vera.

Après plusieurs arrêts où j'avais dû descendre transitoirement afin de laisser passer ceux de l'arrière, je donne deux euros pour la course et me voilà déposée à Grand Camp près de la résidence La Distillerie. Le quartier est en effet, ici, très éloigné des clichés des cartes postales.

Prunelle vit dans une cité HLM, mais ici les immeubles, à l'inverse des banlieues parisiennes, sont peu étagés et peints aux couleurs plus vives avec des tons vert anis, orange, ou jaune. Beaucoup de graffitis sont venus se rajouter à la peinture originelle. Certains sont de véritables fresques, d'autres sont plutôt tombés dans le répertoire des insultes habituelles ou des mots d'amour d'adolescents.

Quelques jeunes traînaient sur des vélos en s'essayant à des acrobaties sur une roue, d'autres s'amusaient à faire pétarader leurs motos brièvement, mais suffisamment pour taper sur le système nerveux central de tout le voisinage. Je me rends compte que même en pensée, j'ai trop tendance à utiliser des termes médicaux. Tu es vraiment déformée professionnellement, Victoria !

En passant devant ces sympathiques young people, par bonheur, je remarque que je ne porte sur moi aucun signe extérieur de richesse, mais je ressens néanmoins un sentiment d'insécurité qui s'accroît lorsque j'entends derrière moi fuser quelques sifflements de jeunes mâles en rut mêlés à des paroles en créole dont j'ose à peine deviner le sens.

Au pied de l'escalier du bâtiment de Prunelle, plusieurs d'entre

eux fument ouvertement du cannabis et écoutent du dance-hall à un niveau beaucoup trop élevé pour mes pauvres tympans et mes cellules auditives. Du coup, imprégnée subitement d'une vocation de médecin de médecine préventive, je me surprends à leur parler des méfaits du bruit sur leur audition... Encore cette foutue déformation professionnelle ! Mais ils sont tellement surpris que je crois avoir réussi l'exploit de créer une atmosphère silencieuse, presque irréaliste. Aurais-je un don ?

Je reconnais soudainement Prunelle parmi cette faune peu fréquentable, assise en tailleur, au fin fond de la cage d'escalier. Je l'interpelle, me présente timidement. Sans réaction de sa part, je lui donne le colis préparé si affectueusement par sa mère, Nadège Taillefort. Elle me lance un « Merci, fallait pas ». Je suis frappée par la froideur de ses yeux, pourtant si incroyablement beaux, d'un vert à tomber à la renverse, superbement mis en évidence par son teint cuivre doré. Son visage est toujours aussi raffiné, elle est restée très élancée malgré son look s'inspirant du hip-hop masculin.

Je lui demande si je peux lui parler en aparté. Elle m'entraîne, d'un pas presque pataud, vers son appartement situé au deuxième et dernier étage du bâtiment aux fenêtres protégées par des grilles métalliques. En y pénétrant presque à reculons, je découvre un jeune homme vautré dans un canapé, hautement concentré devant l'écran d'un ordinateur portable dernier cri. Les meubles du séjour sont restreints à l'essentiel avec un canapé convertible faisant office de salon, une table et des chaises en plastique faisant office de salle à manger, une télé à même le sol sur laquelle un cendrier se demande pourquoi on ne le vide jamais. La cuisine, n'en parlons pas ! Elle se résume à un minifrigo, un réchaud rudimentaire, une vaisselle minimaliste, des fourmis qui se sont invitées sans être très inquiétées.

Pensant à Nadège qui m'avait dit avoir tout fait pour que sa fille puisse avoir une vie meilleure que la sienne, je craque et démarre mes remontrances, me croyant sans doute à nouveau devant un de mes patients qui ne prend plus son traitement. Je tente d'expliquer à Prunelle que sa mère se tracasse, qu'elle avait placé tant d'espoir en elle, qu'elle mérite aussi, et surtout, d'avoir plus régulièrement de ses nouvelles.

Prunelle, dont le regard est soudainement devenu angélique :

— Je comprends. Dites-lui que je vais bien, que je travaille beaucoup, que bientôt tout ira mieux.

Moi, dubitative :

— Mais je ne comprends pas ce que tu veux dire. Qu'est-ce qui t'empêche de l'appeler plus souvent ? Tu vas bien ? Quel travail fais-tu exactement ?

Prunelle, avec un regard rempli de fermeté :

— Il n'y a rien à comprendre. Dis-lui ce que je viens de te dire. Et surtout, ne reviens plus traîner par ici. Cela vaut mieux pour toi !

Son bras tendu vers la porte, je capte très vite, vu le vouvoiement basculé en quelques secondes en tutoiement agressif, qu'il vaut mieux, tout compte fait, ne pas m'éterniser plus longtemps en ces lieux peu accueillants... En dévalant les escaliers, presque chancelante, je suis exténuée par cette excursion éprouvante où je me demande si Prunelle est une toxico, une trafiquante, ou mieux, si elle souffre d'un dédoublement de la personnalité. Dans tous les cas de figure, je ne sais pas ce qui est le pire. J'aurais certainement eu besoin de mon ami Paul Landreu pour me donner son avis éclairé de psy.

Je hèle un taxi qui, miraculeusement, passe par là. Je suis décidée à regagner illico presto mon douillet hôtel qui lui au moins correspond à mes clichés de cartes postales. Pour me remettre de mes émotions, les trois jours suivants, je loue une voiture de location afin de jouer la parfaite touriste du Guide du routard en me promettant de ne plus jamais m'écarter des sentiers battus.

Le vingt-cinq novembre, sur l'île de Grande-Terre, débordante de plages de sable fin, je continue l'accélération de mon bronzage sur la plage du Club Med. Oui, c'est très cliché, mais à ce stade, c'est tout ce dont j'ai besoin.

Dans l'après-midi, pour ne pas délaissé trop longtemps mon cerveau, je me rends au musée amérindien de la ville du Moule où j'admire un groupe d'élèves qui s'appliquent consciencieusement à

créer des figurines en argile. Les bijoux précolombiens de ce peuple sont très raffinés. Leur art culinaire ferait recette dans la tendance bio actuelle. Je découvre également que c'est à eux que nous devons ce fameux hamac qui semble maintenant appartenir à la conscience collective mondiale et qui est devenu le symbole même des vacances au soleil.

En quittant le musée, je me dirige vers ce qui semble être le centre-ville, qui a plutôt l'air d'un centre de village. J'achète dans une librairie, pour mon neveu Ludovic, qui comme moi, aime l'histoire avec un grand H, des BD récemment éditées, qui relatent celle si palpitante et pourtant trop méconnue des îles de la Guadeloupe.

J'erre un peu puis me laisse guider vers le bruit fracassant des vagues assez déchaînées de ce côté-ci de l'île. Je ne peux m'empêcher de feuilleter les BD, puis ne peux m'empêcher d'y plonger attentivement, assise sous un flamboyant qui, à cette saison, ne porte plus ses fleurs d'un rouge si intense. Je n'aurais jamais imaginé un passé si tumultueux pour cet archipel, cette rivalité avec sa cousine la Martinique, plus aristo.

En terminant ma lecture, j'ai une pensée émue pour ces Amérindiens spoliés de leurs terres, presque décimés, regroupés pour la plupart sur l'île de la Dominique ou mélangés au fil des siècles avec les nouveaux arrivants. J'ai une pensée tout aussi émue pour ces esclaves importés au fil des siècles de l'Afrique pour assouvir ce triste commerce triangulaire. No comment...

Mais tous ces drames ont finalement contribué à ce fabuleux métissage où vous croisez un Noir aux yeux émeraude, un Blanc à l'accent créole à couper au couteau. Entre les deux existent toutes les gammes de teintes de peau allant du rose bébé au noir ébène, assorties à des chevelures qui s'invitent au hasard, allant des cheveux blonds crépus aux cheveux noirs lisses. De quoi perdre toute notion de règles de la génétique...

Jeudi vingt-huit novembre, midi tapant, soleil cognant, j'embarque sur le bateau de la compagnie L'Express des îles, un catamaran immense de quatre-cents places, rouge et blanc, décoré de

quelques lignes noires. Il relie à grande vitesse, du moins comparé à la vitesse des voiliers, le continent guadeloupéen à l'une de ses dépendances : Marie-Galante. Je ne pouvais pas esquiver la visite de cette île tant la chanson de Laurent Voulzy m'envoûte à chaque fois que je l'entends. Dire qu'il n'a même jamais grandi ici ! Magie des chansons...

Le bateau s'arrête d'abord à Saint-Louis avant de continuer vers son terminus, le port de Grand-Bourg. Je descends à Saint-Louis. Je suis totalement éblouie par cette mer peinte en dégradés de bleus et par cette bourgade qui dégage d'emblée un rythme indolent, un charme typique avec ses cases créoles. À la sortie du bourg de Saint-Louis, en direction de Vieux-Fort, je prends de magnifiques photos depuis la terrasse du restaurant L'Eden Voile qui offre une vue époustouflante sur l'archipel des Saintes. La propriétaire, Nadine Monlouis, m'entraîne vers un escalier en bois qui mène à un ponton rustique.

Lorsque je me penche à peine pour scruter les profondeurs de la mer, je surprends — en même temps que j'apprends leurs noms — d'énormes tarpons, carangues et autres compagnons qui viennent, sans vergogne, s'approvisionner au bord du rivage rocailleux. Ce ponton, si j'étais peintre, serait à immortaliser dans différentes lueurs, de l'aube au coucher du soleil. Tout d'un coup, je fantasme, je vois surgir un voilier. Celui-ci vient s'amarrer, l'équipage débarquerait avec un prince du Moyen-Orient ou un homme d'affaires new-yorkais (ça vend mieux de nos jours), profiter d'une solitude luxueuse à l'abri du restaurant tranquille puis déguster à n'en plus finir des plats créoles typiques. Magnifique comme scénario ! Rien à voir avec ces ports bondés et surfaits du Sud de la France !

Nadine me propose de lui louer l'une de ses chambres d'hôte. J'accepte volontiers !

Le lendemain, après avoir flâné au marché de Grand-Bourg, je file manger au restaurant le Touloulou à Capesterre pour y déguster un savoureux poisson à la... tahitienne. On se renvoie la carte entre îles... Hervé, le cuistot, me conseille d'aller me baigner à la plage des Galets, me garantissant une mer limpide. Il ne m'a pas menti. J'y suis pratiquement seule, hormis un couple d'amoureux, passant son

temps entre baignades et enlacements impudiques sur le sable. Petit pincement au cœur. Partagerais-je un jour ce genre d'émotions ? Moi qui croyais que ça n'existait qu'au cinéma. C'est horrible de savoir qu'on peut le vivre en vrai de vrai !

Calme, sérénité, ressourcement, voilà les mots-clés qui résument mon séjour à Marie-Galante. J'en profite pour envoyer des cartes postales à ma famille, à mes collègues... presque obligée... et à mes amies restées au froid, avec une pensée plus profonde, mais sincère, pour Sophie qui affronte les dures lois de la suspicion de l'infidélité conjugale.

Je quitte cette île paisible avec les batteries rechargées à fond, avec ce sentiment étrange que j'ai vécu quelques jours au paradis. Mais je me sens encore trop jeune ou trop seule pour imaginer rester vivre ici de nombreuses années.

Et puis, si on est au paradis, ça voudrait donc dire qu'on a quitté le monde des vivants... Non ?

Premier décembre deux-mille-treize, je reprends mon périple caribéen en regagnant la gare maritime de Pointe-à-Pitre. La mer est étrangement plate, presque huileuse. Aussitôt débarquée, je saute dans un taxi, le taxi de Jojo, ça ne s'invente pas non plus, qui m'emmène vers l'aéroport international Pôle Caraïbes pour aller prendre l'avion qui me conduira sur l'île plus frénétique qu'est Saint-Martin.

Je traîne derrière moi ma valise à roulettes, en bandoulière mon sac à main et je ne sais plus trop quoi faire de mon bagage à main. Pourquoi ai-je emmené tant de choses ? Je trouve un chariot abandonné qui va venir à mon secours. Devant les vitres d'une boutique de souvenirs, j'aperçois ma silhouette. J'ai posé sur ma tête un large chapeau de coupeur de canne à sucre et une nouvelle paire de lunettes de soleil. Résultat : je suis méconnaissable !

Je cherche le comptoir d'embarquement pour Saint-Martin, alias SXM, dans le hall des départs. Tout à coup, comme dans un film, j'entrevois Prunelle, en tailleur jupe, chemise blanche déboutonnée dévoilant un pendentif orné d'un splendide diamant, tombant au milieu de son bonnet D. Mais celle-ci, concentrée, ne me reconnaît

pas. Quel miracle ! Ou fait-elle mine de ne pas me reconnaître ?

Elle se dirige, le regard impénétrable, une valise jaune solide de marque Samsonite à la main, vers le comptoir d'une autre compagnie aérienne locale : Air Antilles Express. Le comptoir affiche l'enregistrement pour les passagers à destination de Puerto Rico. Le jeune homme présent l'autre jour à son appartement vient la rejoindre. Lui est vêtu d'un pantalon bleu pastel, à la dernière mode, beaucoup trop féminin à mon goût. Je me fais toute minuscule, voire transparente, pour qu'ils ne me voient pas.

À ce stade-ci, j'opte pour le cas de figure trafiquante de drogues. Suis-je remplie de préjugés ? Ai-je vu trop de films ? Je ne sais pas. Y a-t-il une autre explication ? Je ne veux pas le savoir ! My God, Nadège, je ne t'envie pas. Je me demande d'ailleurs ce que je vais pouvoir te dire à mon retour. Vite, ne plus y penser, politique de l'autruche, l'effacer de mon disque dur. Victoria, pourquoi toujours te comparer à un ordinateur ? Arrête de penser avec ton cortex, pense avec ton cœur. Oui, dis-moi Prunelle, il doit y avoir une explication sans devoir passer par le tribunal correctionnel ? Rassure-moi.

Quelques instants plus tard, je suis sur le tarmac. Je marche avec mon bagage soulevé par une main molle, ramollie par cette chaleur humide. Je me dirige vers le vol court-courrier que je m'apprête à affronter. Cela me change d'emblée de ce récent vol transatlantique. Je retrouve un appareil à dimension plus humaine, un ATR72-600 de ma désormais fidèle compagnie Air Caraïbes, car pourquoi changer une équipe qui gagne ? Ici, au moins, je peux oublier le risque terroriste, quoique j'ai cru lire quelque part qu'il y avait un mouvement indépendantiste guadeloupéen... Mais rien à voir avec Al-Qaïda. Et puis, on est à mille lieues de Paris, non ?

Cependant, malgré la taille plus modeste qui me sied mieux et la durée du vol qui ne sera que de quarante-cinq minutes, une légère angoisse m'assailit lorsqu'en nous rapprochant de l'appareil, je constate qu'il s'agit d'un appareil à hélices. L'hôtesse, teinte en rousse, d'un certain âge, mais à l'énergie préservée, à qui je fais part de mon étonnement, croit me rassurer en me confiant fièrement qu'il s'agit de turbopropulseurs de dernière génération.

Je m'introduis en inspirant une gigantesque bouffée d'oxygène

comme si c'était la dernière. Dans l'appareil, je me détends toutefois très vite après plusieurs minutes de vol, lorsque s'offre à moi un des plus beaux spectacles aériens de ma vie. Les unes après les autres, se dévoilent des îles paradisiaques, îles dont j'ignorais le nom et donc l'existence jusqu'à ce jour :

Montserrat, Redonda, St-Kitts and Nevis, St-Eustache, Saba...

Ça me change de mes stations de métro et du RER parisiens...

J'ouvre un ancien guide déniché sur le marché de Grand-Bourg à Marie-Galante. Ses pages sont atrocement jaunies comme pour garantir son authenticité.

On y retrouve des cartes des îles des Petites Antilles, dessinées à la main et à l'encre noire, le rendant ainsi encore plus énigmatique à mes yeux. Pour chaque île, on y a écrit quelques anecdotes historiques. J'apprends par exemple que Redonda est un minuscule caillou volcanique d'un kilomètre cinq-cents mètres carrés. Il est malgré tout devenu un royaume à part entière en l'an mille-huit-cent quatre-vingts sur requête du propriétaire auprès de la reine d'Angleterre, Victoria. Tiens, la revoilà, ma reine ! Le premier roi de ce royaume confetti s'était même fait appeler Felipe I. C'est un peu démago non ? Quelle drôle d'anecdote. Je sens que ces îles vont me plaire.

Je feuillette quelques pages sur l'île de Saba : treize kilomètres carrés, découverte pour ne pas changer par Christophe Colomb un samedi, d'où son nom Sabato, réduit à Saba, mais que les Anglais dénomment The Unspoiled Queen. Rien que l'évocation de ce nom me donne envie d'y faire un tour. Ce n'est apparemment qu'à une quarantaine de kilomètres de Saint-Martin. Évidemment, quarante kilomètres de mer. Mais pourquoi pas ?

Au vol retour, il faudra que je calcule pour me placer du bon côté du hublot pour observer les autres îles situées du côté est.

Déjà, sans que je m'en rende compte, l'avion a amorcé sa phase de descente. L'approche de l'île de Saint-Martin est renversante. Je ne m'attendais pas à une île si vallonnée, si parsemée de plages, si

découpée par de nombreux étangs et dévorée par une lagune interne. L'avion forme une boucle devant la baie de Grand-Case avant d'entamer sa descente en piquant du nez vers le bourg. Là, je ressens rejaillir mon angoisse de mort. Pour me rassurer, mon voisin me dit que les pilotes ont une licence spéciale et qu'il n'y a jamais eu d'accidents majeurs à l'atterrissage. Je ferme les yeux au survol des maisons, priant qu'il n'en accroche pas une au passage. Landed ! J'applaudis !

Dès que je foule la terre ferme, je suis frappée par le contraste entre la Guadeloupe, si francophone, et Saint-Martin, si anglophone. Le chariot à bagages accepte même des pièces de dollars américains. Sur le parking de l'aérodrome, je me retrouve directement au contact de cette anglophonie. Un jeune taximan, Ronald Richardson, me complimente sur mon perfect english. Je m'empêche de lui avouer que je suis à moitié américaine.

Il est déjà presque dix-huit heures lorsque nous quittons le parking. L'allure des voitures qui, ici, défilent à une cadence certaine, contraste grandement avec Marie-Galante, si paisible et dont l'indolence me paraît déjà si loin. Mais la route n'est quand même qu'à une seule bande, cabossée comme une bonne vieille route campagnarde. On est très loin du périph parisien.

Nous traversons le bourg de Grand-Case par la rue bordant la plage et les restaurants. Peu avant la poste, Ronald me dépose au Petit Hôtel. Celui-ci a un look rétro méditerranéen décalé que j'adore. Et puis il est ancré au milieu de ce que je pense être la vraie vie saint-martinoise. J'ai cassé ma tirelire pour cet hôtel, mais les commentaires des internautes m'avaient convaincue de le choisir, car chic, de petite taille, en bord de mer, avec accueil extraordinaire, proche des restos servant la fleur de la gastronomie française... What else ?

À l'aube, du balcon de ma chambre, je ne me lasse pas de regarder la mer d'un bleu indescriptible. Je dirais vert turquoise. Quelques voiliers sont ancrés, épars, comme pour magnifier encore plus le décor. Presque de façon irréaliste, j'aperçois d'un œil incrédule, mais avec les deux yeux pourtant grands ouverts, une tortue venir respirer

à la surface pour replonger aussitôt et je vois d'un autre œil plus inquiet, un avion, a priori un biplace, qui amorce sa descente vers l'aérodrome et qui survole la plage en effleurant les maisons du bourg de Grand-Case. Un homme au look de surfeur s'adonne à un jogging musclé le long de la plage. Je devrais m'y remettre aussi si je ne veux pas revenir avec quelques rondeurs.

Que vais-je faire de ma journée ? Après une matinée à me promener dans les ruelles de Grand-Case et à acheter quelques vêtements légers que je ne mettrais probablement qu'en ces lieux, je retourne à mon hôtel. J'appelle ma mère, ma sœur, au cas où, dans la plus grande improbabilité, elles s'inquiéteraient pour moi.

Toutes deux sont sur répondeur ! Je leur laisse un message : « Bonjour, c'est Vicky (il y a longtemps qu'elles ne m'appellent plus comme ça pourtant). Je suis à Saint-Martin, tout va bien, j'espère que vous aussi. Je suis joignable par mail, sur mon mobile ou dans ma chambre, chambre 22, en passant par la réception. Bisous. Vicky. »

Je sais pertinemment qu'elles ne me rappelleront pas. Ce n'est pas mon anniversaire et elles n'auront rien à me demander d'utile me sachant si loin. J'hésite à contacter mon père, mais pour lui dire quoi ? J'essaye de le joindre, lui aussi, sur répondeur...

Pour me changer les idées, je sors gambader sur la plage. Je marche en mode nostalgie et débouche devant l'un des premiers lolos pour manger les pieds dans le sable. J'aurais voulu entendre quelqu'un de proche. Je commence à me sentir seule, les cocotiers et le ciel bleu ne me comblent pas entièrement... Mais après un repas de langoustes grillées, qui ont le même effet sur moi que les huîtres, mon moral est revenu au beau fixe.

En fin de journée, le soleil couchant m'offre des tons orangés que j'immortalise en photos et que j'envoie aussitôt à tous ceux et celles qui en ont besoin, et aussi pour en faire encore envier certaines. Ça fait partie du jeu. Je regagne ma chambre. Seulement vingt heures... Malgré canal SAT et la découverte de Cable TV avec ses centaines de chaînes américaines, impossible de lutter plus longtemps contre le sommeil. Je m'endors brutalement. Je dors comme un loir. Les marchands de somnifères ne doivent pas faire fortune en ces

contrées...

Le lendemain, je me fais livrer une voiture de location. Je tente d'oublier mon pied gauche, car visiblement ici toutes les voitures sont automatiques. On est vraiment plongé dans le monde nord-américain.

Programme du jour : shopping free tax à Philipsburg on the dutch side ? Je freine cependant cette idée d'achats compulsifs pour me décider à passer une journée à Orient Bay. C'est frappant, bien qu'on soit on the french side, l'anglais semble être résolument la langue d'usage.

La plage d'Orient Bay est, elle aussi, à l'inverse des plages tranquilles de Marie-Galante, beaucoup plus animée, peuplée par de nombreux transats payants, regroupés par couleur en fonction de leur appartenance à tel ou tel restaurant. Sitôt le sable chaud foulé, je prends mes fonctions de parfaite touriste sur un transat au matelas bleu roi du restaurant L'Aloha.

Devant moi se dresse une mer différente de Grand-Case. Ici déferlent de sérieux rouleaux, pour le plus grand bonheur des enfants qui s'adonnent au bodyboard. Bravement, je m'y enfonce en évitant de boire la tasse, mais ça me revigore. J'y reste un temps indéfini puis repos amplement mérité sur le fameux transat où j'écoute, amusée, des « hi-ha » chantés à vive voix à chaque pourboire ou rhum arrangé avalé en one shot par les clients. Very hot, l'ambiance ! En me dirigeant vers les sanitaires, je m'arrête devant une collection étrange, en bois, avec des fleurs de tiaré peintes en différents tons. Je détourne la tête, les joues en feu, lorsque mon cerveau décrypte enfin qu'il s'agit de joyeux phallus... Ils sont même proposés aimablement à la vente...

Je me fais servir une salade César aux crevettes, accompagnée d'un verre de Chardonnay. Cela faisait longtemps que je ne m'étais plus laissée aller autant au farniente... Entre deux bouchées, je visualise avec amusement, du coin des yeux, les particularités de ce tourisme principalement nord-américain. Des femmes et des hommes sont très libérés d'un point de vue vestimentaire. Je pense que, chez eux, ils n'oseraient pas le quart de ce qu'ils font ici, en tenue à la

limite d'Adam et Ève.

À la fin de l'après-midi, mon teint, lui, a définitivement viré au chocolat-noisette. Sur ce, j'achète à une des rares boutiques du village d'Orient Bay, village récent dédié au dieu Tourisme, trois Bikinis aux couleurs flashy. Je n'aurais jamais eu le courage de me vêtir ainsi il y a une semaine à peine. Puis je me dis que mes cheveux font franchement ringards et ne collent pas avec mon nouveau look de « bombas ». Je force l'entrée de l'unique salon de coiffure et d'esthétique, prête à en ressortir complètement métamorphosée. J'en ressorts avec des cheveux blonds californiens, des cheveux lissés au fer brûlant qui du coup paraissent avoir doublé de longueur. En prime des sourcils et un Bikini épilés au maximum. Bref, je suis encore plus méconnaissable. Un savant comique mélange entre Beyonce et Britney Spears !

Clic : mon premier selfie ! Je m'aime comme ça !

L'homme au look de surfeur que j'avais aperçu faisant son jogging sur la plage de Grand-Case me lorgne plus qu'il ne faut. Lorsque je remonte dans ma voiture, celui-ci semble avoir quelques difficultés à démarrer sa vieille jeep. Quelques « Putains de merde, bordel, fait chier » sortis précipitamment de sa bouche m'apprennent qu'il est bien Français, quoiqu'il me semble avoir reconnu une insulte à l'italienne également...